

XAVIER PATIER

**Le silence
des termites**

Roman

LA TABLE RONDE



Extrait de la publication

LE SILENCE DES TERMITES

DU MÊME AUTEUR

ROMANS

- Frère Honorat*, Gallimard. Prix de la Table ronde française.
Le Juge, Gallimard. Prix Del Duca.
Point d'orgue, Gallimard.
Reste avec moi, Gallimard et La Petite Vermillon. Prix Char-donne.
Le Migrateur, La Table Ronde.
Bientôt nous ne serons plus rien, La Table Ronde.
Poison, La Table Ronde.
La Foire aux célibataires, La Table Ronde et La Petite Vermillon. Prix La Vie.
Les Trentenaires, La Table Ronde et Pocket.
Le Démon de l'acédie, La Table Ronde et Pocket.
Laisser-courre, La Table Ronde.

NOUVELLES

- Trois minutes de soleil en plus*, La Table Ronde.

THÉÂTRE

- C'était pas si mal sous Giscard*, La Table Ronde.

ESSAIS

- Pour en finir avec le travail*, La Table Ronde.
Horace à la campagne, Les Belles Lettres et La Petite Vermillon.
La Chasse, idées reçues, Le Cavalier Bleu. Prix François Sommer.
Le Château absolu, La Table Ronde.
Le Roman de Chambord, Le Rocher. Prix Patrimoine.

XAVIER PATIER

LE SILENCE
DES TERMITES

Roman



LA TABLE RONDE
14, rue Séguier, Paris 6^e

© Éditions de La Table Ronde, Paris, 2009.
ISBN 978-2-7103-3100-1.

www.editionslatableronde.fr

I

Tout a commencé à se déglinguer le 23 novembre dans la matinée. Un monceau d'articles de sport brûlait sur la place de la Comédie. Le feu, allumé en plein milieu de l'esplanade, à une vingtaine de mètres de la fontaine des Trois-Grâces, dégageait une fumée noire qui peinait à monter dans le ciel. La foule regardait.

Il faisait froid. Depuis deux jours, la douceur méditerranéenne de l'automne avait cédé la place à une tramontane glacée qui avait soufflé en tempête toute la journée et toute la nuit avant de se taire d'un coup, laissant la ville transie. À présent le vent s'était calmé. La nuit tempétueuse avait succédé à une aube figée. Le ciel bleu pâle — ou gris clair, on ne savait pas encore — était doucement voilé. C'était un matin de fin d'automne avec quelque chose d'engourdi et de nostalgique dans l'air, comme si la nature regardait une ultime

fois en arrière avant de plonger pour de bon dans l'hiver, cherchant à jouir des dernières traces de la belle saison déjà morte. Un couvercle de silence pesait sur Montpellier qui s'éveillait. Le calme du matin donnait au feu une allure de puissance effrayante. Le brasier crépitait. Des flammes rouge sombre ronflaient au ras du sol ; au-dessus, des volutes noirâtres se distordaient avant de se désagrèger en lambeaux de coton sale à hauteur d'homme. Une odeur âcre flottait, pas désagréable, mélange de caoutchouc brûlé, de textiles carbonisés, de marrons grillés. De temps à autre, une explosion retentissait dans la fournaise : un ballon éclatait.

De l'autre côté de la fontaine, vers le grand théâtre à la façade blanche, stationnait un véhicule électrique muni d'une pompe à incendie. Un podium couvert abritait une estrade où des orateurs se succédaient. Il était surmonté d'une banderole rouge portant un slogan en lettres noires : « Je brûle mes articles de sport. » Entre la banderole et le camion, un groupe de propagandistes à brassard scandait : « Pour ma santé, je dis non ! Contre l'argent qui tue, je dis non ! Contre la violence dans les stades, je dis non ! Contre le dopage, je dis non ! Contre le sexisme, je dis non ! Contre la compétition, je dis non ! Non au sport ! Non aux sportifs ! » Les militants distribuaient des

tracts imprimés sur papier recyclé. Ils servaient du vin chaud sans alcool et sans sucre. Les passants jetaient les tracts et les gobelets usagés dans de grands sacs-poubelle identifiés pour la collecte sélective : le papier dans les sacs noirs, le plastique dans les sacs verts. Un militant criait dans le micro : « Si vous avez un ami ou un voisin qui continue à jouer au foot ou à regarder un match clandestin, dénoncez-le à votre section ! Ne partez pas sans prendre des formulaires de dénonciation. Prenez-en plusieurs. N'oubliez pas le principe : regarder, c'est aussi grave que jouer. »

Ce brasier n'était qu'un des centaines de feux allumés ce jour-là sur des centaines de places des villes européennes par les sections du parti unioniste pro-gouvernemental. Le pouvoir central venait d'interdire les sports collectifs dans toute l'Europe. Il avait dissous les fédérations et supprimé les clubs. La fréquentation d'un stade était devenue un délit ; la retransmission d'un match entraînait pour l'opérateur la suspension de sa licence ; l'hébergement d'un sportif professionnel chez un particulier relevait de la contravention. Ces mesures étaient populaires. Les débordements de certains championnats, les violences dans des matchs de foot, quelques affaires d'argent avaient peu à peu conduit la majorité de l'opinion à s'imaginer que tous les maux de la

société trouvaient leur cause dans un méfait : le sport. Des minoritaires liés aux milieux sportifs avaient pris d'assaut des stades pour en faire sauter les scellés, des incidents avaient éclaté entre les pro-sport et les anti-sport ; les autorités y avaient trouvé un argument pour généraliser l'interdiction. Le sport était devenu hors la loi parce qu'il minait l'ordre public. Le parti unioniste avait mobilisé ses militants : on allumait des feux sur les places. On haranguait. On défilait. On menaçait les récalcitrants. On saisissait des équipements. On organisait de spectaculaires démonstrations de force anti-sportives. Des descentes de police dans les vestiaires des stades faisaient la une des journaux. Il n'y avait pas eu d'incident grave à Montpellier, mais la manifestation donnait au centre-ville des allures de fin du monde. L'atmosphère, ce matin-là, flairait l'apocalypse : l'inquiétude était moins dans l'activisme des partisans que dans l'odeur lancinante de brûlé qui imprégnait l'air, une odeur de bataille incertaine et de cendre mouillée.

La foule des curieux se tenait sagement à l'écart du brasier, derrière un cordon de sécurité matérialisé par des barrières métalliques. Dans un angle, face au café Riche dont la terrasse avait été escamotée et les chaises empilées, un couloir de cordes était disposé, où des volontaires faisaient la

queue sous l'œil morne de la police avant de jeter dans un grand bac des tenues de jogging, des fanions de clubs, des écharpes de supporters, des coupes, des maillots, des raquettes, des ballons, des survêtements, des shorts, des trophées, des chaussures, tout un fatras d'objets disparates et colorés. Certains passants balançaient des sacs de sport sans les ouvrir. Un grand vieillard maigre et chauve, au visage blafard de pierrot lunaire, se fraya un chemin sous quelques huées pour jeter un vêtement bleu, un maillot de football de l'ancienne équipe de France : c'était Zinedine Zidane. Noyé dans la foule, un groupe d'enfants approchait sous la garde de deux maîtresses d'école. Chacun des enfants — une classe du primaire venue à pied d'une école voisine — portait une sacoche. En arrivant devant le bac, les enfants ouvraient leur sacoche d'un air grave et en jetaient ce qu'elle contenait — une balle, une casquette, des chaussettes, un tee-shirt — en silence. Des agents à tenue ignifugée de couleur argentée se relayaient. Ils allaient et venaient autour du bac, basculaient à intervalle le récipient dans le feu. Un des enfants résistait. Il ne voulait pas ouvrir son sac. L'institutrice le réprimanda : « Allons, Jérôme, fais comme les autres, jette donc ces vilaines choses ! » Une raquette d'enfant tournoya en

l'air avant de s'abattre au milieu du brasier. Le petit garçon pleurait.

J'allais partir quand j'aperçus Sylvie. Mon cœur se serra à l'instant où je reconnus sa silhouette familière, sa chevelure brune, la chair de ma chair perdue au milieu des badauds. Sac de tennis à l'épaule, elle allait prendre son tour dans la queue. Elle aussi ! Je voulus m'approcher d'elle, mais la densité de la foule la dissimula à ma vue. Je tentai de jouer des coudes. Un agent du parti unioniste me repoussa. (« On fait le tour ! ») Faire le tour, facile à dire : le temps que je fasse le tour, Sylvie avait disparu. Je n'ai pas insisté. Je n'avais pas envie de jouer au mouton. Je déteste les foules. Et je ne pouvais pas appeler mon amie, parce qu'elle venait de changer son numéro de téléphone mobile. Autant l'avouer tout de suite : elle avait changé de numéro précisément pour que je ne puisse plus l'appeler. Nous avons rompu quelques jours plus tôt. J'ai passé quelques instants dans la foule à regarder le feu, vaguement consterné. Ensuite on m'a fait signe de bouger. Je suis parti vers la promenade du Pêyrou. Des groupes de passants s'agglutinaient aux extrémités de la place. Certains parlaient tout bas comme des conspirateurs ; d'autres crânaient à haute voix, haussaient le ton ; il n'était question que du sport interdit. Je me suis faufilé. Je voulais rentrer chez

moi. J'ai marché dans la direction où la foule était moins nombreuse.

Sylvie, je l'ai retrouvée par hasard, au pied des grands platanes du musée Fabre, aux lisières de la foule, dans les marges où les badauds se dispersaient. Elle marchait vite, délestée de son sac. Elle ne m'avait pas vu. Je me suis approché d'elle par derrière, souple comme un chat, et doucement j'ai glissé ma main sous son coude. Elle frissonna en se retournant : « Tiens ! Narcisse. Tu étais là. » Le ton voulait être celui d'un reproche, mais un sourire éclaira son visage. J'avais marqué le point. J'ai poussé l'avantage que me donnait l'effet de surprise : je l'ai invitée à prendre un café. Elle n'a pas eu le réflexe de refuser. « Alors très vite. Deux minutes. » Elle a soufflé ces mots d'un ton accablé, comme si elle m'accordait une concession un peu répréhensible, une faiblesse due à son incapacité de dire non, une parenthèse dans la décision que nous étions censés avoir prise de ne plus nous voir. Je n'ai pas fait de commentaire, pour ne pas lui donner le prétexte de changer d'avis.

Nous avons marché côte à côte, en silence, jusqu'au seuil du café Riche, et déjà son corps tiède dans son anorak couleur tabac, appuyé en secret contre mon bras, me tenait un discours moins réservé que les mots froids à l'instant prononcés. Une fois entrés dans le bar, nous nous

sommes assis à notre ancienne place, sans nous dévêtir, face à face, engoncés, les coudes posés sur le marbre de notre ancienne table près de la vitre. Comme il faisait trop froid pour un simple café, j'ai commandé d'autorité quelque chose que jamais nous n'avions bu ensemble auparavant, une boisson inattendue, capable de donner à nos retrouvailles une couleur confortable et dédramatisée, de suggérer aussi qu'une ère plus douce, plus indulgente, moins obsédée par le succès, devenait — qui sait ? — possible dans l'histoire compliquée de notre relation : des chocolats chauds. « Deux chocolats, deux ? » a réitéré, pour confirmation, le garçon d'un ton étonné qui pourtant n'était plus tout à fait celui d'une question. « Oui, deux ! Deux chocolats chauds » : Sylvie au café, toujours sur le qui-vive... Elle me regardait avec distance et tendresse :

« Narcisse, pourquoi es-tu venu place de la Comédie pour la manifestation ? Tu m'avais toujours dit que tu détestais la foule. Et ton vernissage ?

— Je suis venu voir le feu. Je suis venu comme tout le monde. Sauf que j'en ai eu froid dans le dos. Les foules me font peur, c'est vrai. Tous ces gens qui jettent leurs habits au bûcher parce que le parti le demande, qui prennent sagement la queue et... »

Comme je reprenais mon souffle, elle m'interrompit :

« Ne fais pas de théories !

— Et toi, Sylvie, qui prends ton tour dans la queue, comme les autres, et toi qui jettes tes affaires au feu, comme les autres...

— Pour ce que les autres m'importent ! »

Sylvie avait des yeux verts. Devant elle, la tasse de chocolat chaud — une grande tasse, presque un bol, qu'elle tenait enserrée entre ses mains pour se réchauffer — fumait. Le fait que nous ayons rompu la rendait plus que jamais séduisante. Je songeai : les autres, peut-être, ne lui importent guère, mais moi je ne suis pas comme les autres pour elle, puisqu'elle me regarde avec une paisible insistance, puisque son anorak très doux frôle délibérément la manche de mon manteau (c'est d'ailleurs étrange, combien la même étoffe portée par une femme comme Sylvie devient lisse et délicieuse, quand elle ne serait qu'un simple tissu d'anorak rêche et froid, s'il revêtait un autre corps), puisqu'elle est assise en face de moi à une heure où elle devrait avoir rejoint son bureau. Et pour moi non plus Sylvie n'était pas une fille ordinaire, une jolie femme perdue dans la foule des jolies femmes que Dieu nous offre et nous reprend aussitôt que nous nous avisons d'ouvrir les yeux dans les vieux quartiers de

Montpellier, de monter dans un tramway ou de nous arrêter à une terrasse. Nous n'étions pas là par hasard. La preuve ? Sylvie ne s'en allait pas. Elle ne se hâtait pas vers un bel inconnu comme font les femmes qui croisent notre regard dans la rue. Nous avions rompu, mais elle buvait son chocolat avec application, la lèvre supérieure légèrement avancée vers le liquide, décorée d'un filet de crème brune et rose déposée comme du givre sur le duvet de sa peau, le visage penché vers moi, consentante, libre de s'enfuir, et cependant immobile, offerte. Comme un gibier forcé qui regarde et se tait, elle faisait face sans murmure à la meute de mes émotions, mon adorable amie. Son regard paisible, mesurait-elle le pouvoir qu'il détenait sur ma vie ? Notre histoire, je songeai tout à coup qu'elle n'était pas finie pour la simple raison qu'elle n'avait pas encore commencé. Et cette histoire, il fallait bien lui donner le nom d'amour, puisque c'est à cela qu'elle ressemblait le plus, quoi qu'on en pensât. Les tiers qui nous voyaient n'auraient pas eu de doute : si on les avait interrogés à notre propos, ils auraient dit que nous étions un couple d'amoureux. Il n'y avait que nous deux pour être persuadés de n'être pas un couple d'amoureux. Elle posa son bol.

« Tu ne dis plus rien, Narcisse ? Tu te tais, cette fois... »

Elle me souriait avec ironie, et au bout d'un moment, comme je ne savais pas quoi dire, j'ai pris ses délicieuses mains de femme dans mes grosses pattes de garçon, j'ai réchauffé ses doigts frigorifiés entre mes paumes, et j'ai déclaré : « Tu es belle ! Tu es tellement belle ! » Ce n'était pas original, j'en conviens. De surcroît, ce n'était pas le moment. Sylvie fit celle qui n'entend pas. Elle retira ses mains pour regarder sa montre. Elle soupira. « Je dois y aller. » (Quand Sylvie commence une phrase par « je dois », c'est toujours pour prendre ses distances.) Elle pivota sur sa chaise en direction du garçon, la main levée, brandissant un billet de cinquante euros. Elle voulait payer les chocolats. Elle se leva. J'aimais bien son côté conservateur, cette manie féministe de toujours vouloir payer au café la consommation du monsieur. J'avais renoncé à me battre sur ce sujet comme sur quelques autres. Elle paya.

Nous sommes partis chacun de notre côté, après avoir échangé deux baisers sur la joue, deux baisers de camarades, deux de ces baisers désinvoltes et fraternels, pleins de fraîcheur et de simplicité qui, venant d'elle, avaient le don de me transpercer le cœur. La camaraderie, la désinvolture, la fraternité, la fraîcheur et la simplicité ne sont pas les offrandes qu'un homme amoureux attend d'une femme.

Boire à deux un chocolat chaud dans un beau décor, au centre d'une ville bourgeoise à peine troublée par une manifestation, une ville arrivée à un sommet de la civilisation technologique sans en être engloutie, se parler sous la protection discrète d'un garçon de café qui vous sert sans histoires et de clients discourant aux tables voisines sans s'occuper de vous : voilà un luxe dont je ne mesurais pas le caractère inouï, une expérience dont j'ignorais que je ne la vivrais plus jamais. La catastrophe qui nous menaçait n'était pas celle qu'on croyait.

Pour retourner chez moi, j'ai traversé de nouveau la place. Tout en marchant accompagné du souvenir du baiser fraternel de Sylvie, de l'odeur de brûlé, de la rumeur des slogans et de la foule en train de se disperser, je me suis senti abandonné. J'étais en retard moi aussi. J'ai marché vite.

II

Brice, mon associé, m'attendait à l'entrée de la galerie. J'arrivai en retard. Il m'accueillit mal. Brice était un gaillard d'une trentaine d'années brun et large d'épaules, gentil mais dépressif, passionné d'art contemporain, si tant est qu'un dépressif puisse connaître la passion pour quelque chose, et toujours le bonnet sur la tête. Après de courtes études à l'université de Narbonne, pendant lesquelles il avait exercé l'essentiel de son talent à militer dans des associations d'étudiant(e)s et à semer la zizanie dans un ciné-club, il avait rejoint Montpellier sans diplôme, pour un poste de chargé de mission dans les services culturels du conseil régional. Sa tâche n'y était pas précise. On le trouvait en général devant la photocopieuse de l'étage occupé à rafistoler de minuscules désastres, remettre à l'endroit une rame de papier, remplacer une cartouche d'encre, critiquer la poli-

tique culturelle des pouvoirs publics et le déclin des mœurs, prendre à partie la machine à café qui pissait à côté du gobelet. C'est là que je l'avais rencontré et que nous avons décidé de nous associer pour ouvrir une galerie. Il venait d'hériter de sa tante ; il payait la moitié du local. Nous avions en matière d'art à peu près les mêmes goûts, en tout cas les mêmes dégoûts. Pour le reste, nos relations s'annonçaient difficiles. Brice avait la manie des détails. Je ne m'intéressais qu'à l'essentiel. Il se complaisait dans une activité fignoleuse, quand je voulais toujours aller au plus simple, et nous nous épuisions en querelles dès qu'il s'agissait d'organiser quelque chose. Or l'essentiel de notre travail consistait à organiser. J'allais trop vite, il pinaillait. Je fonçais, il circonvenait. Je résumais, il raffinait. Si nous ne nous disputions jamais pour de bon, c'est que tous deux nous avons horreur des conflits. Ce matin-là, nous avons pourtant dû admettre que nous n'étions pas d'accord.

« Bonjour, Brice, salut ! fis-je en posant ma sacoche sur la table. J'arrive de la place de la Comédie. Figure-toi qu'ils ont allumé un grand feu pour brûler les affaires de sport. Un feu avec un camion de pompiers à côté. Oui, un feu immense, avec un énorme camion de pompiers à côté. La foule est rassemblée. Des militants hurlent dans le micro. Ils appellent les citoyens à la

délation. Les gens sont devenus fous. J'y ai croisé Sylvie, hélas ! »

Brice consultait son ordinateur en silence. Il me fit signe de me taire et de m'approcher. La une du *Midi libre*, sur toute la largeur de l'écran, évoquait les manifestations anti-sportives. La campagne des bûchers organisée par le parti unioniste rencontrait du succès dans toutes les grandes villes. Des réseaux clandestins de football avaient été démantelés. Le mouvement contre le sport triomphait partout. Les opposants se taisaient. Brice claqua la langue :

« Le sport hors la loi, une bonne chose de faite ! »

— Ah non ! répliquai-je. Je ne suis pas d'accord. Je ne vois pas ce qu'il y a de bon à pousser les gens à se regrouper comme des moutons, à faire la queue devant un autodafé, à dénoncer leurs voisins. Si tu étais venu place de la Comédie...

— Monsieur n'est pas d'accord !

— J'aime la liberté.

— Monsieur aime la liberté ! Tu ne trouves pas que ce qui se passait dans les stades était dangereux pour la liberté ? Tu reproches aux gens de se comporter comme des moutons, mais c'est dans les tribunes que les gens sont moutonniers. Tant pis pour les râleurs ! Au feu, tout ça !

DANS LA MÊME COLLECTION

Yves Charnet

Lettres à Juan Bautista

Jean-Paul Chavent

Le monde entier est ma cachette

Thierry Dancourt

Hôtel de Lausanne, Prix du Premier Roman 2008

Claude Jannoud

Le Traitement de soi

Marco Koskas

Avoue d'abord

Marie Le Drian

Attention éclaircie

Patrice Lelorain

Quatre uppercuts

Guy Louret

Les Pieds lourds

Gabriel Matzneff

Vous avez dit métèque ?

Michel Monnereau

*Carnets de déroute, Prix du Premier Roman de Dravel,
Prix des Lecteurs Atout Sud*

Michel Monnereau

On s'embrasse pas ?

Robert Pagani

Mon roi, mon amour

Muriel Spark

Et nous étions fort occupés

Lucien Suel

Mort d'un jardinier

Cet ouvrage a été réalisé par la
SOCIÉTÉ NOUVELLE FIRMIN-DIDOT
Mesnil-sur-l'Éstrée
pour le compte des Éditions de La Table Ronde
en décembre 2008.

Dépôt légal : janvier 2009.

N° d'édition : 162510.

N° d'impression : •••••

Imprimé en France.